

> FRANÇAIS

Questionnements complémentaires

La ville, lieu de tous les possibles ?

Corpus : Carthage, la représentation d'une ville antique

Corpus de textes

De l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle, la ville de Carthage fascine par sa légende sans cesse réactualisée. Si elle obéit, dans le projet virgilien, à une logique politique et culturelle destinée à affirmer la supériorité de Rome, elle fait figure de nouvelle Babylone dans l'itinéraire spirituel que Saint-Augustin se construit dans les *Confessions*. Si Carthage s'oppose toujours à Rome, elle n'est plus la cité de la pieuse Didon mais celle qui soumet Augustin à la tentation du mal. Et parce que Dieu le met à l'épreuve, Rome sera son salut. Cette double polarité présente dès l'Antiquité avec le texte de l'historien Justin dans son *Histoire Universelle* se retrouve dans la littérature du XIXe siècle. Le voyageur romantique que fut Chateaubriand dans *Itinéraire de Paris à Jérusalem* met l'histoire au service de la littérature, énumère les noms prestigieux associés à Carthage pour mieux ré-enchanter le décor décevant qu'il a sous les yeux, esquissant ainsi une poétique des ruines qui renouvelle le mythe d'une ville à la fois chérie et haïe des dieux. Cette même tentation romantique semble s'emparer de Flaubert dans *Salammbô*. L'arrivée des barbares transforme la cité en un gigantesque décor épique plein de bruit et de fureur. Les connaissances historiques patiemment accumulées par l'auteur se conjuguent aux lieux communs traditionnellement associés aux villes d'Orient, renouvelant ainsi la fascination ambiguë que cette ville a toujours exercée.

Texte n°1 : « La naissance d'une ville en pleine effervescence »

[...] Énée admire l'œuvre imposante, naguère village de nomades ; il admire les portes, l'animation des rues, leurs dalles pavées. Les Tyriens s'activent, pleins d'ardeur : les uns élèvent des murs, bâtissent la citadelle, roulant et hissant de leurs mains des blocs de pierres ; d'autres choisissent l'endroit de leur maison et l'entourent d'un sillon. Ils instaurent des lois, des magistrats et un sénat vénérable. Ici, des hommes creusent un port ; là, d'autres creusent les profondes fondations de théâtres et taillent dans le roc d'immenses colonnes, fiers décors pour les scènes à venir. On dirait des abeilles qui, à la naissance de l'été, s'activent à la tâche, dans les champs en fleurs, en plein soleil : elles font sortir leurs petits devenus adultes, elles entassent le miel liquoreux dans les alvéoles qui se gonflent de ce doux nectar, elles recueillent la récolte des ouvrières qui rentrent, ou, en colonne, écartent des ruches la gent paresseuse des frelons. La tâche se fait dans l'effervescence, et le miel fleure bon le thym. « Qu'ils sont heureux, ceux dont les murs déjà s'élèvent ! » dit Énée en portant ses regards vers les toits de la ville. Entouré d'un nuage, miracle indicible, il s'avance parmi la foule, se mêle aux gens, sans qu'on le voie. Au centre de la ville se trouvait un bois sacré, délicieusement ombragé, à l'endroit où les Puniques, malmenés par les flots et la tempête, mirent à jour dès

leur arrivée le présage que leur avait annoncé la royale Junon : la tête d'un cheval fougueux ; ainsi donc leur nation serait incomparable à la guerre et vivrait prospère des siècles durant. C'est là que la sidonienne Didon fondait un immense temple dédié à Junon, somptueux par les offrandes et par la puissance de la déesse ; en haut des degrés, un portail de bronze et des poutres attachées par du bronze, et les gonds des portes d'airain qui grinçaient.

Virgile, *Enéide*, (Chant I, v.421-449).

Traduction disponible [ici](#).

Texte n°2 : « Les premiers temps d'une ville marquée par la violence »

V [...] Arrivée sur les côtes d'Afrique, Élixa recherche l'aminé des habitants, qui voyaient avec joie, dans l'arrivée de ces étrangers, une occasion de trafic et de mutuels échanges. Ensuite elle acheta autant de terrain qu'en pouvait couvrir une peau de bœuf, pour assurer jusqu'à son départ un lieu de repos à ses compagnons fatigués d'une si longue navigation ; puis, faisant couper le cuir en bandes très étroites, elle occupe piec à piec l'espace qu'elle n'en avait paru demander. De là vint plus tard à ce lieu le nom de Byrsa. Attirés par l'espoir du gain, les habitants des contrées voisines accourant en foule pour vendre leurs denrées à ces hôtes nouveaux, ils s'établissaient parmi eux, et leur nombre toujours croissant donna bientôt à la colonie l'aspect d'une ville. Les députés d'Utique, retrouvant en eux des frères, vinrent leur offrir des présents et les presser de fonder une ville dans le lieu que le sort venait de leur donner pour asile. Les Africains voulurent aussi retenir ces étrangers parmi eux. Ainsi, du consentement de tous, Carthage est fondée ; un tribut annuel est le prix du terrain qu'elle occupe. En commençant à creuser ses fondements, on trouva une tête de bœuf qui présageait un sol fécond, mais de difficile culture, et un esclavage éternel ; on alla donc élever la ville sur un autre terrain : en le creusant, on y trouva une tête de cheval, symbole de valeur et de puissance, qui semblait consacrer le siège de la cité nouvelle. Attirés par la renommée, de nombreux habitants vinrent bientôt la peupler et l'agrandir.

VI. Déjà Carthage état riche et puissante, lorsqu'Hiarbas, roi des Maxitains, ayant appelé près de lui dix des principaux Carthaginois, leur demanda la main d'Élixa, sous menace de la guerre. Les députés n'osant rapporter ce message à la reine, ont recours, pour la surprendre, à l'astuce carthaginoise. Le roi, disaient-ils, voudrait que l'un d'eux vînt civiliser les Africains et leur roi ; mais qui pourra consentir à s'éloigner de ses frères pour aller partager la vie sauvage de ces barbares ? La reine leur répond par des reproches : craindraient-ils de sacrifier les douceurs d'une vie tranquille au salut de cette patrie, à laquelle ils devraient, au besoin, sacrifier leur vie elle-même. Ce fut alors qu'ils lui rendirent compte des volontés du roi, en ajoutant que, pour sauver Carthage, elle devait suivre elle-même les conseils qu'elle venait de donner. Surprise par cet artifice, Élixa, baignée de larmes, et poussant des cris plaintifs, invoqua longtemps le nom de son époux Acerbas ; enfin elle promit d'aller où l'appelaient les destins de Carthage. Elle prend un délai de trois mois, fait élever aux portes de la ville un vaste bûcher, immole de nombreuses victimes destinées, dit-elle, à apaiser les mânes de son époux et à expier son nouvel hymen ; puis, armée d'un poignard, elle monte sur le bûcher, et se tournant vers le peuple : « Docile à vos désirs, dit-elle, je vais me joindre à mon époux ; » et elle se perce le sein. Tant que Carthage fut invincible, Élixa reçut les honneurs divins. Fondée soixante-douze ans avant Rome, cette ville, illustre au dehors par ses succès militaires, se vit sans cesse en proie aux agitations domestiques. La peste étant venue ajouter à ses désastres, elle ensanglanta les autels, et chercha un remède dans le crime : elle immola des hommes en sacrifice ; sans pitié pour un âge qu'épargne le glaive ennemi, elle égorga des enfants dans ses temples, et crut apaiser les dieux par le sang même de ceux pour lesquels on implore si souvent leur faveur.

Justin, *Histoire universelle*, Livre XVIII, chap. 5 (extraits) et 6.

Traduction nouvelle, par Jules Pierrot, disponible sur : Agoraclass.fr

Retrouvez Éduscol sur



Texte n°3 : « Carthage, la ville de tous les vices »

14. C'est donc par un ordre inconnu de votre Providence, qu'il me fut persuadé d'aller à Rome, pour y enseigner la rhétorique plutôt qu'à Carthage. Et d'où me vint cette persuasion, je ne manquerai pas de vous le confesser, parce qu'ici les abîmes de vos secrets, et la présence permanente de votre miséricorde sur nous, se découvrent à ma pensée et sollicitent mes louanges. Je ne me laissai pas conduire à Rome par l'espoir que m'y promettaient mes amis, de considération et d'avantages plus grands, quoique de telles raisons fussent alors toutes-puissantes sur mon esprit; mais la plus forte, la seule même qui me décida, c'est que j'avais ouï dire que la jeunesse y était plus studieuse, plus patiente de l'ordre et de la répression ; qu'un maître n'y voyait jamais sa classe insolemment envahie par des disciples étrangers à ses leçons, et qu'on ne pouvait même y être admis que sur sa permission. Or, rien n'est comparable à la honteuse et brutale licence des écoliers de Carthage. Ils forcent l'entrée des cours avec fureur et leur démente effrontée bouleverse l'ordre que chaque maître y établit dans l'intérêt de ses disciples. Ils commettent, avec une impudente stupidité, mille insolences que la loi devrait punir, si elles ne comptaient sur le patronage de la coutume. Malheureux, qui font, comme licite, ce qui sera toujours illicite devant votre loi éternelle; qui croient à l'impunité, déjà punis par leur cécité morale, et souffrant incomparablement plus qu'ils ne font souffrir. Ces brutales habitudes dont, écolier, j'avais su me préserver, maître; j'étais contraint de les endurer. Voilà ce qui m'attirait où un témoignage unanime m'assurait qu'il ne se passait rien de semblable. Mais vous, « mon espérance et mon héritage dans la terre des vivants (Ps CXXI, 6) », vous m'inspiriez ce désir de migration pour le salut de mon âme, vous prêtiez des épines à Carthage pour m'en arracher, des charmes à Rome pour m'y attirer, et cela par l'entremise de ces hommes, amateurs de cette mort vivante; les uns m'étalant leurs insolences, les autres leurs vaines promesses, et, afin de redresser mes pas, vous vous serviez en secret de leur malice et de la mienne. Ces perturbateurs de mon repos étaient possédés d'une aveugle frénésie [...] et moi, qui détestais à Carthage une réalité de misère, je poursuivais à Rome un mensonge de félicité

Saint-Augustin, *Confessions*, V, 8, 14-15 (extrait).

Œuvres complètes de Saint Augustin, traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Raulx. Tome XI, Bar-Le-Duc, L. Guérin et Cie Editeurs, 1868.

Traduction disponible [ici](#).

Texte n°4 : « Quand l'histoire rejoint la légende »

L'an 883 avant notre ère, Didon, obligée de fuir sa terre natale, vint aborder en Afrique. Carthage, fondée par l'épouse de Sichée, dut ainsi sa naissance à l'une de ces aventures tragiques qui marquent le berceau des peuples et qui sont comme le germe et le présage des maux, fruits plus ou moins tardifs de toute société humaine. On connaît l'heureux anachronisme de l'*Énéide*. Tel est le privilège du génie, que les poétiques malheurs de Didon sont devenus une partie de la gloire de Carthage. A la vue des ruines de cette cité, on cherche les flammes du bûcher funèbre ; on croit entendre les imprécations d'une femme abandonnée ; on admire ces puissants mensonges qui peuvent occuper l'imagination, dans des lieux remplis des plus grands souvenirs de l'histoire. Certes, lorsqu'une reine expirante appelle dans les murs de Carthage les divinités ennemies de Rome et les dieux vengeurs de l'hospitalité ; lorsque Vénus, sourde aux prières de l'amour, exauce les vœux de la haine, qu'elle refuse à Didon un descendant d'Énée et lui accorde Annibal, de telles merveilles, exprimées dans un merveilleux langage, ne peuvent plus être passées sous silence. L'histoire prend alors son rang parmi les Muses, et la fiction devient aussi grave que la vérité.

Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*

(Septième partie « Voyage de Tunis et retour en France »)

Retrouvez Éduscol sur



Texte n°5 : « Carthage, une ville romanesque »

Les gens de la campagne, montés sur des ânes ou courant à pied, pâles, essoufflés, fous de peur, arrivèrent dans la ville. Ils fuyaient devant l'armée. En trois jours, elle avait fait le chemin de Sicca, pour venir à Carthage et tout exterminer.

On ferma les portes. Les Barbares, presque aussitôt, parurent ; mais ils s'arrêtèrent au milieu de l'isthme, sur le bord du lac.

D'abord ils n'annoncèrent rien d'hostile. Plusieurs s'approchèrent avec des palmes à la main. Ils furent repoussés à coups de flèches, tant la terreur était grande.

Le matin et à la tombée du jour, des rôdeurs quelquefois erraient le long des murs. On remarquait surtout un petit homme, enveloppé soigneusement d'un manteau et dont la figure disparaissait sous une visière très basse. Il restait pendant de grandes heures à regarder l'aqueduc, et avec une telle persistance, qu'il voulait sans doute égarer les Carthaginois sur ses véritables desseins. Un autre homme l'accompagnait, une sorte de géant qui marchait tête nue.

Mais Carthage était défendue dans toute la largeur de l'isthme : d'abord par un fossé, ensuite par un rempart de gazon, et enfin par un mur, haut de trente coudées, en pierres de taille, et à double étage. Il contenait des écuries pour trois cents éléphants avec des magasins pour leurs caparaçons, leurs entraves et leur nourriture, puis d'autres écuries pour quatre mille chevaux avec les provisions d'orge et les harnachements, et des casernes pour vingt mille soldats avec les armures et tout le matériel de guerre. Des tours s'élevaient sur le second étage, toutes garnies de créneaux, et qui portaient en dehors des boucliers de bronze, suspendus à des crampons.

Cette première ligne de murailles abritait immédiatement Malqua, le quartier des gens de la marine et des teinturiers. On apercevait des mâts où séchaient des voiles de pourpre, et sur les dernières terrasses des fourneaux d'argile pour cuire la saumure.

Par-derrière, la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierres, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue. Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs, diversement colorés. Les places publiques la nivelait à des distances inégales ; d'innombrables ruelles s'entrecroisant la coupaient du haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers, maintenant confondues ; elles se levaient çà et là comme de grands écueils, ou allongeaient des pans énormes, — à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices, et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous des ponts.

La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torsées avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leur pointe comme des flambeaux renversés. Les péristyles atteignaient aux frontons ; les volutes se déroulaient entre les colonnades ; des murailles de granit supportaient des cloisons de tuile ; tout cela montait l'un sur l'autre en se cachant à demi, d'une façon merveilleuse et incompréhensible. On y sentait la succession des âges et comme des souvenirs de patries oubliées.

Derrière l'Acropole, dans des terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux, s'allongeait en ligne droite du rivage aux catacombes ; de larges habitations s'espaçaient ensuite dans des jardins, et ce troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord

de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits.

Carthage se déployait ainsi devant les soldats établis dans la plaine.

De loin ils reconnaissaient les marchés, les carrefours ; ils se disputaient sur l'emplacement des temples. Celui de Khamon, en face des Syssites, avait des tuiles d'or ; Melkarth, à la gauche d'Eschmoûn, portait sur sa toiture des branches de corail ; Tanit, au-delà, arrondissait dans les palmiers sa coupole de cuivre ; le noir Moloch était au bas des citernes, du côté du phare. L'on voyait à l'angle des frontons, sur le sommet des murs, au coin des places, partout, des divinités à tête hideuse, colossales ou trapues, avec des ventres énormes, ou démesurément aplaties, ouvrant la gueule, écartant les bras, tenant à la main des fourches, des chaînes ou des javelots ; et le bleu de la mer s'étalait au fond des rues, que la perspective rendait encore plus escarpées.

Un peuple tumultueux du matin au soir les emplissait ; de jeunes garçons, agitant des sonnettes, criaient à la porte des bains : les boutiques de boissons chaudes fumaient, l'air retentissait du tapage des enclumes, les coqs blancs consacrés au Soleil chantaient sur les terrasses, les bœufs que l'on égorgeait mugissaient dans les temples, des esclaves couraient avec des corbeilles sur leur tête ; et, dans l'enfoncement des portiques, quelque prêtre apparaissait drapé d'un manteau sombre, nu-pieds et en bonnet pointu.

Ce spectacle de Carthage irritait les Barbares. Ils l'admiraient, ils l'exécraient, ils auraient voulu tout à la fois l'anéantir et l'habiter. Mais qu'y avait-il dans le Port-Militaire, défendu par une triple muraille ? Puis, derrière la ville, au fond de Mégara, plus haut que l'Acropole, apparaissait le palais d'Hamilcar.

G. Flaubert, *Salammbô* (début du chapitre 4)

Corpus d'images

Le corpus d'images proposé montre que la peinture de la ville répond à deux orientations différentes. D'un côté, Claude Lorrain, J. W. Turner proposent une vision poétique de la ville, presque irréelle et en écho à la description qu'en fait Virgile. La ville est assez ouverte pour être accueillante et suffisamment animée pour accrocher le regard du spectateur. Mais elle est en même temps un espace qui s'ouvre vers l'infini, comme si le regard, attiré vers des arrières plans lumineux, s'étirait dans le lointain. Il s'agit d'une approche inverse de celle du peintre d'histoire qui place le sujet narratif au premier plan pour lui accorder le plus fort éclairage. Le Lorrain et Turner inventent au contraire des paysages au décor architectural fantaisiste qui invitent le spectateur à dépasser le premier plan pour ensuite contempler l'espace infini auquel ils donnent accès. Bien davantage qu'une réflexion sur l'histoire des civilisations, ces tableaux de Carthage, par leur tonalité élégiaque et mélancolique, proposent une réflexion sur la condition humaine.

De l'autre côté, la ville de Carthage est totalement associée à la trajectoire mythique de Didon. Le désespoir de cette dernière fait oublier le caractère miraculeux de la ville naissante. Au XXe siècle plus particulièrement, le regard du spectateur se concentre sur Didon, la ville se limitant au palais royal du haut duquel Didon observe avec une grande mélancolie le navire d'Énée s'éloigner. Elle n'apparaît plus qu'en arrière-plan, et sa vue est obstruée par la figure statique de la reine figée dans son malheur. La ville n'est donc plus que le décor dramatique d'une existence promise aux plus hautes espérances et pourtant toujours malmenée par les événements.

Sur Carthage :

- Claude Gellée dit le Lorrain *Didon montrant Carthage à Énée*. 1676. Huile sur toile 120 x 149,2 cm. Hambourg, Kunsthalle ;
- Joseph Mallord William Turner. *Didon faisant construire Carthage (ou l'Ascension de l'Empire carthaginois)*. 1815. Huile sur toile, 155,6 x 231,8 cm. Londres, National Gallery ;
- Joseph Mallord William Turner. *Le Déclin de l'Empire carthaginois*. 1817. Huile sur toile, 170 x 238,5 cm. Londres, Tate Britain ;
- Joseph Mallord William Turner. *Didon dirigeant l'armement de la flotte ou Le matin de l'empire carthaginois*. Exposé en 1828. Huile sur toile, 150 x 226 cm. Londres, Tate Britain ;
- Joseph Mallord William Turner. *Le départ de la flotte*. Exposé en 1850. Huile sur toile, 89,9 x 120,3 cm. Londres, Tate Britain ;
- Edmund [Edmond] Dulac *Follies that destroyed famous queens : Dido*. (1934). Aquarelle, 35,8 x 33,4 cm ;
- David Ligare, *Dido in resolve*. 1989. University of Missouri, Museum of Art and Archaeology.

Sur la Tour de Babel :

- *Manuscrit de Saint Augustin : La Cité de Dieu*. Flamand, XIVe siècle. 256 feuillets, manuscrit sur parchemin relié pleine toile ; fol. 3 : Babylone et tour de Babel. H. : 47 cm ; l. : 35 cm ; ép. : 11cm. Paris, BnF. MS 523 ;
- Lucas van Valkenborch, *La Tour de Babel*. Peinture à l'huile sur panneau de bois. Paris, Musée du Louvre ;
- Etienne-Louis Boullée, « *Tour de Babel- Fanal tronconique* ». Entre 1781et 1793. Encre, lavis gris-brun foncé. Paris, BnF ;
- Frank Lloyd Wright, Monument à Haroun-al-Rashid. 1957. Crayon et crayon de couleur sur papier calque. H. : 1,52 m ; l. : 71 cm. Scottsdale (Arizona), Frank Lloyd Wright Foundation. Inv. 5751-004.

Images disponibles sur : mini-site.louvre.fr